



1RD

167



R005418812

(9)

PLAINTE
ET
DÉFENSE
DE
THÉRÈSE
LE VASSEUR.

[par Mme de Chamère]

[Roussime]

Coclet, II, 408



PLINT

AT

DEFE

ON

THRE

ASSUR.

P L A I N T E 1RD 167

E T

D É F E N S E

DE THÉRESE LE VASSEUR. 22566



Rev.

TOUT est mode. Les gens & les réputations sont les jouets de la mode, comme les habits & les coëffures. Une fois c'étoit la mode d'aimer feu M. Rousseau, ensuite de le persécuter, ensuite de l'importuner : aujourd'hui c'est la mode de l'adorer & de dire du mal de moi, de m'injurier dans des livres, moi pauvre femme, obscure & faite pour être ignorée, moi qui ne fais seulement pas lire les injures dont on m'accable, & qui ne pourrai ni lire ni signer la défense que je dicte aujourd'hui à une de mes amies, bonne & simple femme comme moi.

Il est temps que je réponde à mes accusateurs, puisqu'un M. le comte de Baruel va jusqu'à dire que je suis une couleuvre, &

que c'est une cruauté que de me laisser vivre. Avec leurs gros mots & leurs grandes phrases, ces messieurs font souvent tant d'effet sur de pauvres bêtes de gens, qu'on pourroit bien m'affommer un de ces jours par charité.

Les femmes de Motiers ne voulurent-elles pas prouver qu'elles avoient une ame, en lapidant M. Rousseau, qui, à ce qu'on leur avoit fait croire, prétendoit qu'elles n'en avoient point ? Les ames de Motiers, & la charité de M. de Baruel, font facheuses en vérité, & autant vaudroit qu'elles ne fussent pas. Mais si l'on n'est pas doué d'une charité charitable, au moins faudroit-il avoir quelque équité, & on n'en a point à mon égard. Quoi, parce que M. Rousseau a fait à une pauvre fille qui ne savoit ni lire, ni écrire, ni voir l'heure qu'il étoit sur un cadran, l'honneur de lui donner son linge à blanchir & son potage à cuire; parce qu'il lui fait partager par fois son lit, & longtemps après son nom; il faudroit que cette pauvre fille devint une héroïne, un grand esprit, une belle ame, à la maniere de celles qu'on fabrique dans les livres, & que feu M. Rousseau disoit n'avoir trouvées nulle part dans le monde ! Ah, mon bon ami !

vous qui ne vouliez pas recevoir des bienfaits, parce qu'avec eux on reçoit des chaînes, vous qui redoutiez les chaînes plus que la mort, vous m'en faites porter de bien pesantes ! Mais c'est sans le savoir, que vous me les avez imposées. Vous étoit-il venu dans l'esprit que ce nom de Renou, ou de Rousseau, que vous me donniez sans que je le demandasse, me mettroit dans l'obligation de vous ressembler, ou plutôt à vos femmes & maîtresses imaginaires ? Ce fut votre réputation, non la mienne, qui vous détermina. N'importe : vous étiez bon, vous auriez laissé dire Voltaire votre ennemi, & j'aurois gardé mon nom, dont j'étois contente, si vous eussiez su, qu'en le perdant, je perdrais toute liberté, & que le prétendu honneur que je recevois seroit une source d'infortune, un prétexte de persécution. Vous êtes mort, & on vous idolâtre ; je suis vivante, & on m'injurie. Ceux qui prétendent vous apprécier le mieux, vous ont en effet mal connu ; & vos livres, qui sûrement enseignent la bonté, sont perdus pour eux, quoiqu'ils s'exaltent à chaque page, à chaque mot.

C'est précisément contre les grands admi-

rateurs de M. Rousseau, contre Madame la baronne de Staal, M. le comte de Ba-
rue, & même, en quelque sorte, contre
l'honnête & bon M. du Peyrou, que j'ai
des plaintes particulieres à faire. On manque
à mon égard, non-seulement de bonté & de
justice, mais d'un certain bon sens com-
mun, le seul que j'aie eu, & sans lequel je
doute que j'eusse trouvé grace devant M.
Rousseau. Je vais tâcher de prouver ce que
j'avance.

Oui, madame la baronne, vous manquez
de bonté; car vous dites du mal d'une pau-
vre femme qui ne vous en a point fait, &
qui est dans des circonstances moins bril-
lantes que les vôtres. Mon célèbre ami est
mort; votre célèbre & respectable pere est,
Dieu merci, plein de vie; vous êtes riche,
vous êtes baronne & ambassadrice, & bel
esprit; & moi, que suis-je? Vous manquez
aussi de justice; car vous avancez des faits
qu'il vous est impossible de prouver, comme
à moi de les réfuter pleinement; de sorte
que je reste chargée à jamais d'une accusa-
tion grave & d'un soupçon odieux. Je suis
punie, sans que vous ni personne puissiez
jamais savoir si je méritois de l'être. Cela

est-il juste ? Êtes - vous juste ? Le ferois - je ; si apprenant que vous avez eu le malheur de perdre quelqu'un qui vous est cher , je disois : un amour défordonné pour l'esprit a tourmenté , désespéré... Que vous serviroit qu'une romanesque , précieuse , aigredouce comtesse , m'écrivit alors des lettres dans des journaux , & que je me rétractasse aussi légèrement qu'on dit bonjour ou bonsoir , & avec un ton de gentillesse ? Ah , madame ! l'esprit ne guérit pas les blessures aussi aisément qu'il les fait. De plus , vous avez manqué de bon sens : d'abord , comme tout le monde , en voulant que je fusse une plus admirable personne que je n'avois de vocation à l'être ; mais sur-tout en imaginant que M. Rousseau s'étoit donné la mort parce qu'il auroit découvert mon penchant vrai ou prétendu , pour un homme de la plus basse classe. Que d'absurdités en peu de mots ! Est-ce la coutume , je vous prie , que les maris se tuent pour ces sortes de choses ? Et si ce n'est pas le parti qu'ils prennent d'ordinaire , falloit-il taxer de cette rare folie un philosophe de soixante-six ans ? Certes , pour une personne qui lui veut tant de bien & à moi si peu , vous me faites bien de

l'honneur, & à lui bien du tort. Mais comme ce n'est pas votre intention, vous diminuez, tant que vous pouvez, l'extravagance supposée de l'un, & aggravez la faute supposée de l'autre; c'est pour un homme de la plus basse classe que M. Rousseau doit avoir découvert mon penchant. Plaisante aggravation pour la ménagère ! plaisante excuse pour le philosophe ! Selon vous, il se seroit donc mieux consolé si j'eusse aimé un prince. Lui ! Jean-Jaques ! Allez, madame, vous ne l'avez pas lu, si vous ignorez combien non-seulement les classes lui étoient indifférentes, mais combien sur-tout il honora davantage Mad. de Warens que Mad. de Pompadour. Vous êtes jeune, madame; votre esprit peut mûrir, vous pouvez vous défaire de préjugés qui aussi bien ne sont plus à la mode; vous pouvez devenir à la fois plus raisonnable & meilleure; & déjà vous avez quelque bon fond, puisque vous aimez tant M. votre pere. Lisez donc attentivement les ouvrages de M. Rousseau, & pleurez sur cette partie de votre livre qui regarde sa vieille Thérèse.

Je ne dirai pas tant de choses à M. le comte de Baruel. Voulant faire un gros

livre, il y a mis, dit-on, tout ce qui se présentoit. C'est la mode de me donner des coups de patte; il a bien fallu qu'il fit comme les autres; & s'il a donné un peu plus lourdement, il y a là dedans plus de malheur que de malice. Les couleuvres & la cruauté de les laisser vivre ne sont, m'a-t-on dit, que de grosses fleurs de rhétorique que M. le comte prétend ne pas signifier grand'chose. Si toutefois il vouloit ne s'en plus permettre de semblables, ou même ne plus écrire qu'à ses amis, ce seroit fort bien fait. Rousseau & le public pourroient se passer de son livre; moi j'y suis injuriée: il a certainement fait plus de peine que de plaisir.

J'en viens à l'excellent, au généreux, au judicieux M. du Peyrou. Il a eu bien moins de tort que les autres; mais il n'en devoit avoir aucun: je n'étois accoutumée qu'à ses bons procédés. S'il ne m'a pas accusée injustement, il m'a trop mal défendue. Pourquoi des gens d'un bon esprit mettent-ils des mots obscurs à la place des choses simples? Pourquoi parler sans cesse de la *mémoire* de Rousseau, & si peu de mon existence? Pourquoi s'excuser du soin qu'on a pris de me fournir de quoi

vivre, sur l'honneur que Rousseau m'avoit fait de me donner son nom, plutôt que sur ses fréquentes promesses de ne me pas laisser mourir de faim, & sur ma qualité d'ancien domestique ? Un nom, quel qu'il soit, me paroît peu de chose; & *mad. Rousseau* rappelle si peu *Jean-Jaques Rousseau*, que *Thérèse le Vasseur* eût valu tout autant : mais je compte pour beaucoup une trentaine d'années de services rendus, sinon avec une perfection de roman & un entier oubli de moi-même, du moins assez passablement pour être toujours agréés. Ah, bon Dieu, que de femmes resteroient sans douaire, que de grands seigneurs sans pensions, s'il falloit, pour les obtenir, une conduite irréprochable, & des services désintéressés ! Supposé que j'eusse reçu en don quelques poulardes que j'aurois fait semblant d'avoir achetées, la belle affaire ! Nous en eussions mieux diné l'un & l'autre ; & ceux qui donnoient la poularde, en auroient été plus satisfaits. Quoi ! après avoir reproché tant d'années à Rousseau sa fierté & ses refus, on s'avise aujourd'hui de reprocher à *Thérèse le Vasseur*, les poulets qu'elle auroit reçus en toute humilité &

reconnoissance ! En vérité , le monde est si bizarre , que si je ne craignois le sort des couleuvres , je ne donnerois pas une alouette pour faire changer le blâme général en générale admiration. Je le répète , mon bon & cher monsieur du Peyrou , vous auriez dû plus vigoureusement me défendre , au lieu de perdre votre temps à prouver que vous n'aviez pas certains papiers en original , & que vous n'aviez pas livré aux libraires la copie qui vous en avoit été confiée. Quelqu'un vous en soupçonnoit-il ? Ne fait-on pas que vous êtes le plus honnête homme du monde ? Mais vous vous êtes un peu trop occupé de vous , & pas assez de moi. Qu'importoit dans le fond , à M. Rousseau , que ses Confessions fussent imprimées plus tôt ou plus tard ? Cela ne lui fait vraisemblablement plus rien. Qu'importe à Messieurs G & C que ce soit M , N , O ou P , qui les ait fait imprimer ? Cela leur est tout aussi égal. De quoi est-il ici question ? Des intentions de Rousseau ? Elles étoient que je fusse bien traitée ? Du repos de ces messieurs ? J'avois droit aux mêmes ménagemens. D'après votre propre témoignage ,

il ne tenoit qu'à moi de m'approprier cette
 suite des Confessions & de les vendre. Je
 ne l'ai pas fait. La couleuvre a donc eu
 plus de bonté que n'en ont ses accusateurs.
Enthoufiastes stupides ou hypocrites, de-
 viez-vous leur dire, n'appellez plus Rous-
 seau votre maître, votre modele, votre dieu,
 ou suivez mieux ses leçons & son exemple.
 Il vouloit que les fautes de ses ennemis ne
 fussent publiées que LONG-TEMPS après
 sa mort; ne noircissez donc pas, pendant sa
 vie, une femme qui ne vous offensa jamais.
 Son style est à lui seul, mais sa morale est
 pour tout le monde; & ce qu'il a dû se dé-
 fendre, n'est permis à qui que ce soit.







